

## **LE PROFIL REPRESENTATIF DES FIDAYINES TLEMCENIEN(NE)S**

 ~~~~~ Djilali Sari \*

Au cours d'un poignant témoignage-commémoration, après quatre décennies de recul dans le temps, Si Abdesselam Tabet Aoul a tenu à rappeler en précisant: *«pour mieux comprendre combien il était difficile de mener une action de fida, il faut savoir qu'il y avait à Tlemcen pendant la guerre d'Algérie, 75 ruelles (derbs) condamnées par des barbelés, ne laissant à chacun qu'une issue comme entrée et sortie, 32 rues barrées et 28 barrages fixes de contrôle occupés par des CRS secondés de territoriaux (européens appuyant les forces coloniales) ou de jeunes soldats de la classe qui répugnaient souvent au spectacle de l'humiliation de chaque instant que subissaient tous ceux qui traversaient ces barrages dont le faciès trahissait l'origine «indigène» sans oublier les multiples patrouilles qui sillonnaient la ville»<sup>1</sup>* (c'est nous qui soulignons).

Bel et bien la réalité tangible du terrain d'alors, de la médina *intra-muros*, avec les quartiers *extra muros* à population européenne plutôt quasi-exclusive dans certaines localisations, le tout densément quadrillé, littéralement assiégé en permanence,- de jour comme de nuit-, sans répit, peu après les manifestations massives déclenchées par l'assassinat du Dr Benzerdjeb le 17 janvier 1956. précisément, le vécu au quotidien, de tous les instants, le vécu des habitants pour les couper des réseaux de fidayyine ainsi que des maquisards de passage furtivement pour y accomplir des missions déterminées bien déterminées. Sans pour autant réduire le rythme allant *crescendo* de la guérilla urbaine et périurbaine, l'une et l'autre demeurées **interdépendantes**?

Quoiqu'il en soit, s'agissant d'une ville historique peuplée de vieilles familles citadines, structurée d'ilots et de quartiers quoique largement paupérisés mais de familles demeurées fortement attachées à leur culture authentifiée par nombre de repères historiques encore présents sur les lieux, l'approche ne doit-elle pas se focaliser sur le profil représentatif, des fidayyines à cerner dans tout dans le contexte **éducatif et sociohistorique**, à merveille d'une ville berceau du nationalisme? plus que jamais, sans détours, l'approche ne doit-elle pas se concentrer sur les **problèmes de fond** de la guerre de libération

---

\* Professeur d'histoire contemporaine- Université d'ALGER2- BOUZAREA- ALGER.

nationale, d'autant qu'il est question d'une documentation de première main, émanant de survivants, exempte de toute historiographie, éliminant faits et problèmes autocensurés ou occultés d'une façon ou d'une autre, alors que jusqu'à présent, à cinquante années de recul, de durable séquelles ne cessent d'entraver gravement les processus de démocratisation, à l'heure de bouleversements sans précédent, précisément à l'instar des implication du *printemps arabe*?

Aussi l'approche proposée est-elle axée sur:

- la portée de dates événementielles déterminantes.
- les fondements éducationnels et sociopolitiques.

**la portée de dates événementielles déterminantes:** Par excellence, des dates à fortes et lointaines résonances, principalement à la suite du choc inattendu provoqué par l'assassinat du Dr Benaouda Benzerdjeb, le 17 janvier 1956, avec retombées et conséquences immédiates, particulièrement au sein d'une jeunesse brusquement interpellée, de fait l'anticipation de la grève des lycéens et étudiants, déclenchée le 19 mai de la même année, voire la révélation insidieuse d'organisation de réseau de *fida*, du reste effective remontant au printemps 1955.

**-la désignation du premier responsable du réseau de cellules:** Hocine Guermouche: Très riche d'enseignement est la rétrospective faite en 2006 par le concerné lui-même, le survivant Hocine Guermouche, né l'année du déclenchement de la seconde guerre mondiale. Déterminé dès l'âge de 16 ans, il est passé à l'action sans hésitation en abandonnant ses études car fortement, abondamment nourri par le scoutisme, de 1952 à 1955<sup>2</sup> au demeurant après avoir été exclu de l'école Duffau à la suite de son exclusion de cet établissement réservé en priorité aux élèves européens... Aussi voulait-il relever les défis en s'inscrivant aussitôt à l'université populaire<sup>3</sup> grâce aux encouragements et conseils prodigués par la bonne fréquentation d'amis intimes issus de son propre quartier... de futurs *fidayyine*. A merveille, l'exaltante expérience, celle du scoutisme couplée de l'enseignement assuré par l'université populaire, bel et bien celle ayant formé ces jeunes n'ayant pas ou pu poursuivre le cursus scolaire<sup>4</sup>.

En conséquence, un profil bien déterminé conforté par les matières jouant partout un rôle de premier rang dans toute formation de base citoyenne, Notamment l'histoire, la géographie, la philosophie, voir les langues, en fait toutes citées par le concerné.

**-Choc et contre-coup de l'assassinat du Dr Benaouda Benzerdjeb** (1921-1956), le 17 janvier 1956: Mémorables, historiques ont été les lendemains et surlendemain de l'assassinat par les forces répressives de ce jeune médecin, pour le seul fait «d'avoir fourni une

ronéo aux rebelles...». Suivant le recoupement de nombreux témoignages, brusquement, spontanément, machinalement, une foule immense s’est mise en branle, composée de toutes les couches de la population citadine, Elle s’est dirigée, dès le lendemain, de bon matin, vers le cimetière urbain de Sidi Sanouci, non seulement pour participer à l’inhumation mais aussi et davantage pour dénoncer l’odieux assassinat, pour s’exprimer en scandant des slogans hostiles aux forces de répression, et entonner des chants patriotiques face à un dense et impressionnant dispositif de forces de sécurité composé de la police, gendarmerie et des appelés du contingent, toutes présentes tout autour du cimetière et le long des principaux axes d’accès. Confluant vers le cimetière.

*«Dès que nous avons appris le lâche assassinat, nous avons quitté le collège de Slane pour nous rendre au cimetière».* Tient à préciser le fidai Mohammed Sekkal<sup>5</sup>. Le suivant fidai-moudjahid Mohammed Bénachenhou d’expliquer: *«pendant une semaine, médersiens, collégiens et EPS (entendre l’école primaire Supérieur, l’actuel lycée Maliha Hamidou) se sont joints à la population dans des manifestations historiques et sans précédent»<sup>6</sup>. «En janvier 1956(...) dans un premier temps et sous la responsabilité de mon frère Abdallah, nous nous sommes organisés en cellule FLN de collecte (...). Vers le mois de septembre 1956, Rachid Chérif m’a proposé de nous intégrer à un groupe de fida»<sup>7</sup>,* rapporte Mohammed Abdelmadjid Mesli, ancien élève de l’école Décieux et de la médersa Dar El Hadith, fidai et ex-condamné aux travaux forcés à perpétuité.

En conséquence, de ces masses juvéniles présentes au cours de ces journées historiques, les lycéens ont constitué le noyau dur, l’âme vibrante des manifestants, d’autant qu’à leur tête se trouvait le jeune et fougueux professeur d’histoire-géographie, Ahmed Inal, voire d’autres figures de proue du fida non encore identifiées et fichées par la police.

**-la grève des lycéens et étudiants le 19 mai 1956:** En fait, pour un certain nombre de concernés pleinement acquis à la cause nationale, leur détermination est demeurée indissociable de ce qui précède en ayant déjà quitté définitivement le collège de Slane ou le lycée d’enseignement franco-musulman, accroissant et renforçant sans cesse les cellules de *fida*, à défaut de pouvoir rejoindre directement les maquis comme l’illustrent les pérégrinations de<sup>8</sup> l’admission étant conditionnée impérativement à deux conditions: aussi bien l’appartenance à une cellule active que l’arrestation imminente par les forces de police.

Par ailleurs, comme le précise Hocine Allali<sup>9</sup>, le frère de deux fidayyine-chouhadas, Choukri(1941-1958) et Mohamed(1940-1960):

«C’était en janvier 1956, ce fut un déclic et l’engagement corps et âme contre le colonialisme». Du reste, même parmi les élèves encore présents au sein de ces deux établissements et devant subir les examens à la fin de cette même année scolaire, les candidats ont tenu à respecter le mot d’ordre, au vu du recoupement de certains témoignages. Edifiant est l’aveu même du condisciple, l’ami intime et voisin de table de Dghine Benali, (le futur colonel lotfi), Ali Rebib<sup>10</sup> qui a été malmené toute la journée par l’inspecteur de police Alleg.

**-le fida au féminin: assimilées et fidayyiate:** En sus de nombreuses révélations aisément authentifiable, deux récits narrés demeurés inédits jusqu’au début de ce troisième millénaire, cernent le véritable rôle joué non seulement par le fida au féminin mais aussi et avant tout dans ses rapports dans l’identification d’opérations à gros risque, particulièrement au sein d’une vieille médina devenue hermétiquement impénétrable...

Quoique axé sur son itinéraire d’enfance et d’adolescence dans son véritable contexte socio-éducatif, -de cette Allée des sources abritant de notoires membres du PPA, l’UDMA avec des sympathisants des Oulémas en sue de deux célèbres instituteurs, son oncle et Djelloul Benkalfat, la voisine du futur Colonel lotfi<sup>11</sup>, de préciser: *Dans notre maison de l’Allée des sources avait trouvé refuge Larbi Benamar qui s’était enfoui du tribunal ou il devait comparaitre après son arrestation (...) J’avais été intégrée dans le réseau contrôlé par Lahcène Guermouche dit Si Zoubir. Sa sœur Khalida en faisait partie*. D’aborder les débuts de son engagement par l’intermédiaire de sa sœur, la sage-femme Badia dite Khouira: *«De par son métier, elle sillonnait régulièrement toute la campagne environnante de Tlemcen et avait noué de nombreuses relations dans milieu nationaliste (...). Le cabinet médical de Khouira au-dessus de la pharmacie Benalioua était devenu un véritable merkez de liaison et de soutien*». Vaguement de faire allusion à certaines missions: *«Lors de mon activité au sein de l’organisation FLN, j’ai eu à faire plusieurs voyages à Oran pour des missions précises*».

A son tour Khalida Guermouche<sup>12</sup>, révèle le rôle du colonel Lotfi en citant son jeune frère Lahcène, Zoubida Mérad Boudia, Djamel Bendimerad, Achour Kahia Tani, la cellule qui se réunissait au lieu dit Guarda. *« (...) chaque élément avait une activité distincte et nul ne savait se que faisait l’autre. La plupart des activités consistaient en des missions à travers l’Oranie. On se déplaçait par train avec des messages codés, des photos, des médicaments, des effets vestimentaires quelques fois militaires et surtout des pataugas*». Arrêtée, soumise à d’atroces interrogatoires, elle à été jugée et finalement libérée. Comme elle a

bénéficié d'un stage suivi en Yougoslavie, elle a entamé des études en chirurgie qui n'ont été achevées qu'après l'indépendance à Alger.

Quant à Farida Addou née Allal<sup>13</sup> elle habitait une maison face au lycée de jeunes filles, le merkez ayant accueilli nombre de moudjahidine pour de courts séjours de 2 à 3 jours fonction de leur programmation. De relater: *«On rédigeait des tracts à l'aide de machines à écrire portatives. Si Lazreg qui deviendra mon époux, le chahid Addou Rabah (natif de Nédroma), venait lui aussi de temps en temps»*. En rappelant certaines opérations assimilables à la guérilla urbaine, elle aborde ses missions de collecte de fond, déplacements aux maquis pour soigner les blessés jusqu'en février 1959..., et la réquisition de la maison familiale par la police. Le 17 mars de la même année, elle a dû rejoindre le maquis dès l'arrestation des membres de son réseau..., Enceinte, elle a accouché d'une nouvelle-née prénommée Malika conformément au vœu du père, en restant dans les parages d'Ain Sefra et Mechria jusqu'à l'indépendance.

C'est au cours de cette année 1959 si difficile à Tlemcen<sup>14</sup>, précisément le 11 avril que la jeune lycéenne Maliha Hmidou (1942-1959), est tombée au champ d'honneur précisément sur les hauteurs du lycée précité, présentement le lycée éponyme ou enseignait... son père.

A juste titre des faits bien soulignés par le colonel Lotfi, lui qui a eu toute latitude pour bien apprécier le rôle des fidayyiate et assimilées, suivant la déclaration qu'il a faite à El Moudjahid: *«dans toute l'Oranie, il y a un fait sur lequel il faut insister, le rôle irremplaçable des femmes qui ont assuré les taches de liaison et d'organisation avec courage et ténacité»*.

**-les fondements éducationnels et sociopolitiques:** massivement, le profil général est indissociable du cadre urbain, de cette ville historique demeurée fortement attachée à son héritage culturel, certes un legs archaïsant durant les siècles écoulés mais non moins sensibilisé par l'air du temps, particulièrement durant l'entre-deux-guerres et postérieurement.

**-trois idoles, trois symboles, trois légendes vivantes:** Rapidement, dès les débuts de cette **matinée électrique du 18 janvier 1956** et les trois jours suivants, au sein et tout autour du cimetière de Sidi Senouci (1428-1490), au surplus l'éponyme d'un grand érudit de Tlemcen la zyanide, face aux forces répressives présentes massivement sur les lieux, les manifestant(e)s évalués à plus de **10 000 personnes**, trois figures, trois idoles, trois symboles ont convaincu jusqu'aux plus indécis de la nécessité d'agir, d'emprunter la même voie, de galvaniser les énergies pour demeurer fidèles à leur idéal, particulièrement au sacrifier suprême

du Dr Benaouda Benzerdjeb (1921-1956) dont on s'apprêtait à célébrer solennellement les obsèques. D'autant que sa dépouille n'a jamais été rendue à ses siens.

Sans cesse, trois jeunes élites, trois personnalités d'ores et déjà représentatives de l'intelligentsia tlemcenienne interpellent tout un chacun. Quique retenu, discret, voir distant, le médecin chahid a accueilli dans son cabinet situé au cœur de la ville européenne nombre de volontaires pour leur dispenser des cours de secourisme, pour les préparer à temps à leurs obligations tout comme le Dr Nekkache dans son cabinet disséminé à M'dina Djidida, à Oran<sup>15</sup>.

Tout comme le jeune médersien de la classe de seconde, Dghine Bénali, alias, Si Tayeb, Si Brahim, le futur colonel Lotfi qui lui aussi, bien avant sa clandestinité intervenue à **la fin d'octobre 1955** *«réunissait dans une petite pièce à l'entrée de sa maison cinq jeunes filles»* témoigne l'une d'elles<sup>16</sup>, D'enchaîner: *«sa sœur Khadidja allait et alors qu'il nous parlait. Il avait commencé à tester nos idées pour s'assurer de notre maturité politique et ensuite il avait fini par nous conseiller de rejoindre immédiatement les réseaux d'organisation»*. Sans doute en était-il de même pour ce qui est de ses relations avec des condisciples et intimes acquis à la cause nationale<sup>17</sup>.

De fait, en ces journées historiques de **janvier 1956**, la légende du jeune maquisard s'est imposée de plus en plus car les exploits mémorables, sont largement médiatisés par la presse coloniale elle-même, notamment par le quotidien centenaire, *l'Echo d'Oran*. Bel et bien à sa façon, du reste le même quotidien constituant des repères illustrant régulièrement les essais de Belahcène Bali (1999, 2007, 2008).

La légende vivante du colonel Lotfi (1934-1960), l'atypique colonel tombé au champ d'honneur à l'âge de 26 ans, le 27 mars 1960. A merveille, L'officier supérieur de l'ALN, l'homme *«aux idées généreuses et libérales, respectueux des droits de l'homme»*, suivant le meilleur hommage que lui a rendu le président Ferhat Abbas<sup>18</sup>.

Quant à la troisième figure, la benjamine, la seule réellement présente et visible sur le terrain durant ces mêmes journées historiques, aurait du être le début d'une autre légende si sa fulgurante et brève trajectoire au maquis n'avait pas été brusquement interrompue: Ahmed Inal (1931-1956) Effectivement, il s'est retrouvé dès l'âge de 11 ans responsable de ses frères et sœurs<sup>19</sup>, a quitté définitivement son foyer pour la clandestinité le 4 avril 1956 et au mois de mai le maquis dans l'arrière-pays. C'est au cour d'une embuscade tendue près de Moulay Slissen, près de Descartes (Ibn Badis), à la fin d'octobre de la même année par le capitaine Vincent, que le capitaine Si Djaafar, son nom de

guerre, a été contraint de battre en retraite pour permettre à ses compagnons; notamment le commandant Farradj<sup>20</sup> de se replier. Blessé, il est fait prisonnier et achevé à la suite d’atroces, longues et inénarrables tortures déshumanisantes...

### **1-Les sacrifices consentis par la mère d’Ahmed Inal**

La mère appartenait à une vieille famille de Tlemcen, trois de ses enfants, son mari et son père. Elle se met au travail de la laine à la maison; chaque matin les enfants vont vendre ce qu’elle produit au marché. Tout en suivant l’école. Ahmed Inal se retrouve à l’âge de onze ans responsable de ses frères et sœurs. (...)

Il quitte l’Algérie en 1951 pour suivre à paris les cours d’histoire à la Sorbonne. Moins héritiers de familles bourgeoises qu’un bon nombre d’étudiants marocains et tunisiens et sans accès à la cité universitaire internationale puisque juridiquement français. Les étudiants algériens de paris, voués à des études qui se prolongent, subsistent chichement aux prix de tous les boulots. Evoquant son amitié avec Ahmed Inal dans ses *Mémoires politiques* M. Harbi en fait le portrait (...):«*le meneur de la lutte était Ahmed Inal, un tlemcénien blond aux yeux pétillants de malice, au visage ouvert et souriant, révolté par la misère à laquelle son déclassement le rendit sensible, et toujours porté à l’action*»<sup>21</sup>.

Nota: se reporter aussi à l’analyse fine de Benamar Mediène<sup>22</sup>.

En somme trois symboles, tous les trois issues de vieilles familles tlemceniennes tout comme de nombreux fidayyines.

### **-Massivement des jeunes fortement imprégnés de patriotisme:**

Au sein de la nouvelle faculté de Médecine, non loin du sinistre «bastion 18»; là ou un grand nombre de fidayyine ont subi d’indescriptibles tortues, souvent jusqu’à l’achèvement après ou sans aveu, se dresse le martyrologue inauguré le 18 mai 2006 par l’Ecolymet. Si l’on ne dénombre que 99 chahid dont 85 avec leurs dates de naissances et décès et deux leurs seules dates de décès, la sous-estimation est donc manifeste, d’autant que l’on n’y déchiffre que trois chahidates: deux âgées de 17 ans et la troisième de 25 ans. Inévitable, ce phénomène résulte non seulement à d’inévitables omissions à plus de quatre décennies mais aussi des circonstances mêmes des achèvements et disparitions des dépouilles, le plus souvent non restituées aux familles...

1-Les tranches d'âge des fidayyines-chouhadas

Ages (ans)	Nombre	Pour cent
16-19	22	27,0
20-25	43	50,5
26-30	10	11,0
30-40	9	10,5
42	1	1,0
Total	85	100

Source : Suivant le martyrologue reproduit par Taleb Bendiab<sup>23</sup>.

En tout état de cause, éloquentes sont ces statistiques en soulignant la **juvénilité** de ces fidayyines, majoritairement élèves des trois établissements secondaires de la ville: plus d'un quart sont âgés de 17 à 19 ans contre la moitié entre 20 et 25, soit plus des  $\frac{3}{4}$  des effectifs et 12% entre 30 et 40 ans, un seul étant âgé de 42 ans. De plus, massivement sont issus de vieilles familles citadines de la médina. La plupart ont fréquenté l'école coranique de voisinage, certains la médersa Dar El Hdith tant louée pour l'efficacité de ses enseignements basés sur l'initiation à des disciplines motivantes. En fait, le **scoutisme**, principalement à la suite de l'organisation du camp fédéral des SMA (Scout Musulman Algérien) durant la dernière semaine de **juillet 1944** a joué un rôle majeur dans l'engagement général, au vu même du témoignage du commissaire de l'Education Nationale de la jeunesse française présent sur les lieux: *«l'audience qu'avait le mouvement dans la société algérienne (...), les capacités d'organisation dont a été capable la jeunesse de ce pays»*.

A merveille, avec d'autres témoignages émanant de différents milieux et sources, émerge la constellation de ces fidayyines baptisant présentement la plupart des rues de tlemcen. Edifiant est l'exemple du jeune Abderrazak Bekhti (1939-1956) relaté aussi bien par son frère et sa sœur: Abdlaziz et Farida<sup>24</sup> que son voisin le fidai-moudjahid<sup>25</sup> Belhacène Bali. Tant imprégné par Dar El Hadith, enhardi par le scoutisme, il a poursuivi d'excellentes études au collège de Slane en ambitionnant de devenir professeur d'allemand- le seul algérien de sa classe à avoir choisi cette langue grâce à laquelle il rédigeait des tracts pour inciter les légionnaires à désertre. Aussi dès octobre 1955, a-t-il abandonné définitivement aussi bien les études que sa chambre pour aller dormir sur les planches de la boulangerie paternelle..., en suivant les cours paramédicaux dispensés par le Dr Benzerdjeb, ainsi que des cours paramilitaires d'où les harcèlements incessants, nuit et jour, de la famille par la police dès son départ au maquis le **2 février 1956**.



Effectivement, c’est à cette date précise, en compagnie de son ami inséparable, Abdellah Benblal, qu’il a rejoint les maquis et a été aussitôt promu au grade de lieutenant et nommé secrétaire de l’emblématique chef du secteur 5.

### 2-Les précisions de son voisin Bali Belahcène:

Les correspondances échangées avec Boussouf et d’autres, ses refus d’exécuter certains ordres, ses multiples conflits avec les membres du commandement et avec les autres chefs de secteurs, son esprit d’indépendance..., rien en lui est épargné. En dépit des interventions de son avocat, tout ce qui pourrait être retenu à son avantage est écarté: oubliés, son engagement dans la lutte, sa valeur de chef, ses actions glorieuses contre l’ennemi sur le terrain. Même l’intérêt qu’il porte à ses hommes est retenu contre lui. Bref, Toutes les rancunes que beaucoup ont intériorisées à son encontre explosent au grand jour, et le jugement tombe brutalement: la mort, à l’unanimité moins une voix, (celle de Boussouf). Ogb Ellil demande la faveur de mourir au combat dans une action kamikaze, mais cela est refusé, et l’exécution immédiate de la sentence est décidée<sup>26</sup>.

(Tlemcen-Sebra), Mohamed Bouzid (1915-1956), Si Mokhtar (nom de guerre dit Ogb Ellil, l’aigle noir<sup>27</sup>. Une légende vivante brusquement interrompue le 17 septembre **1956**, suite à un simulacre de procès intenté à ce chef hiérarchique, Aussi à la vue de ce dernier sorti enchaîné, en se précipitant à le délivrer, Si Zoubir a-t-il été aussitôt abattu ainsi que si Mokhtar, sans appel, alors que pour éviter l’exécution, il avait réclamé à exécuter une opération kamikaze... Quant à la réhabilitation de ces deux héros, elle n’est intervenue que le 5 juillet **1986**, et a été sanctionnée par la cérémonie d’inhumation au carré des chouchadas d’El Alia (Alger), en présence de la mère de Si Zoubir, tant affectée par de souffrances durant trois décennies consécutives!

**-La descendance de précurseurs du mouvement national au sein da la ville berceau du nationalisme:** Manifeste, réel, est le cordon ombilical reliant tour à tour cette jeunesse assoiffée de liberté à leurs aînés, les membres de la section locale de l’organisation spéciale.

2-Membres de l’OS, jugés en février 1951<sup>28</sup>

identification	Ages	Domiciliation	profession	Etat-civil	niveau
Brahim Otsmane Boumediene	23 (1927)	Rue Benziane	primeriste	Célibataire	Lettré
Mahjoub Djilali	25 (1926)	Riat El Hammar	menuiser	Marié 2 enfants	Lettré
Tchouar Choaib	25 (1926 - 1962)	Sidi Said	Ouvrier tisserand	célibataire	lettré
Loukil Mohammed	26 ans (1925)	El Eubbad	Ouvrier tisserand	célibataire	lettré
Senouci Brixi Boumediene	24 (1927)	14 rue Ibn Khamis	Comptable	célibataire	lettré
Merzouk M. Said	22 ans (1929)	22 rue Ibn Khamis	tailleur	célibataire	lettré
Bestaoui Mohammed	29 ans (1922)	Rue de Mascara	journalier	célibataire	lettré
Benachenhou Bénéali	28 ans (1922)	Koran Kébir	Tisserand	célibataire	lettré
Klouche Djedid M.	28 ans (1922)	El Eubbad	journalier	Marié 2 enfants	lettré
Guenafda M.	1936 (35 ans)	Sidi Chaker	plombier	célibataire	Illétre

Source: Archive du Tribunal d’Oran

L’OS (Organisation Spéciale) est aux précurseurs du nationalisme, Précisément, le cordon ombilical ayant abondamment drainé les valeurs universelles dont l’idéal d’Indépendance, valeurs inculquées de concert par la cellule familiale et l’école coranique<sup>29</sup> durant les années 1920 puis par **Dar El Hadith**, «*la plus grande médersa construite par les réformistes*» en 1937<sup>30</sup>, davantage le **scoutisme** durant les années 1940 et les débuts 1950. Quant à l’enseignement public dispensé avec parcimonie au primaire, plus tardivement par le collège de Slane et à la fin des années 1940 par l’EPS (Enseignement Primaire Supérieur) de jeunes filles.

A merveille, c’est cette longue marche qui a joué de rôle déterminant dans la **prise de conscience et d’engagement politique sans réserve**, parfaitement illustrée par les membres de la section locale de l’O.S (tableau 2), Quoique de niveau culturel qualifié officiellement de «lettré», soit un niveau sensiblement proche de la fin du cycle primaire, le niveau d’alors permettant à ces militants de lire et écrire, mieux de commenter les quotidiens accessibles, Des mérites certains en égard à leur quotidienneté, vivotant de l’artisanat traditionnel, voire du secteur primaire s’agissant de Klouche Djedid Mohammed. De plus, originaires en grande partie des quartiers intra muros paupérisés et issus de vieilles familles citadines fortement enracinées, à l’instar de Merzoug Mohmed, descendant de l’illustre lignée des Marazika fixée dès la fin du Xle siècle à Tlemcen<sup>31</sup>.

En tout état de cause, arrêtés et incarcérés en 1951 (annexe ci-dessous) à la suite d’un procès retentissant narré magistralement par Me Abdelkader Ouagouag<sup>32</sup>, deux des neufs membres concernés focalisent l’attention: Bénachenhou Bénali (1922-2010) et Merzoug Mohammed Said. Particulièrement édifiant est leur Témoignage durant leur incarcération en compagnie d’un troisième non identifié (encadré 2), témoignage difficilement exprimé par le

### 3-Témoignage de Béachenhou Bénali<sup>33</sup> (Kh. Merzoug, 2008 :446-448)

Que dois-de dire ? Par le début ou la fin (...) ? Nous étions trois détenus dans une cellule humide (...). Nous étions enchainés par les pieds et à l’aide de chaines très lourdes, le corps complètement nu, à l’exception d’un maillot qui couvrait notre intimité. Pour nous réchauffer un tant soit peu, l’on se mettait dos contre dos. Une faible lueur du plafond nous éclairait de jour comme de nuit, lorsque l’un de nous avait des besoins naturels, c’est tout le groupe qui en subissait les conséquences.

D'autres sévices corporels nous étaient infligés plus cruellement, du fait que nous étions considérés comme des détenus de droits politique. (...).

Premier cité, Bénachenhou Bénali (encadré3). Des tortures-déshumanisation, anticipation des scènes subies par les fidayyines, là comme partout à travers l'Algérie...

Par ailleurs, si la ville a été épargnée par les massacres du 8 mai 1945, on relève 118 militants du PPA arrêtés dont **21 scouts**<sup>34</sup>. Particulièrement significatif est le comportement de la jeune lycéenne Choumissa Boudghène Stambouli, descendante d'une illustre famille d'origine turque qui, au lendemain de cette date, s'est rendue à l'établissement toute vêtue de noir et qui a failli être exclue<sup>35</sup>. Le signe fort identifiable non seulement au deuil mais aussi à l'appartenance et l'affirmation à son peuple agressé pour avoir manifesté sa soif de liberté ce jour historique de victoire contre les forces d'oppression et d'asservissement. D'autant que ce comportement n'est pas resté isolé mais a été accompagné sur un autre plan par l'accueil d'orphelins venus de Sétif et sa région, au vu du témoignage recueilli<sup>36</sup>. En citant l'exemple de ses voisins les Boukli Hacène.

En définitive, toute une pléiade d'illustres familles citadines, pétrées de valeurs inculquées aussi bien par l'éducation traditionnelle de base que par le scoutisme et l'école publique. Des enseignements confortant l'idéalisme de liberté intériorisé par **précurseurs du nationalisme** dont le leader<sup>37</sup>, l'adepte de la zaouia derkaouia dirigée par Cheik Benyelles, tout comme certains de ses partisans les plus actifs et inconditionnels, à l'instar notamment de Mohammed Guenanache (1915-2001), Maarouf Boumediene (1914-1996), des frères Hocine (1898-1979) et Mustapha (1902-1983) Bénachenhou..., Du reste, C'est au domicile de Benachenhou Hocine, 23 rue Vincent, paris XIII qu'a été décidé le choix des couleurs du drapeau algérien<sup>37</sup>.

**Conclusion:** Ainsi, très riche d'enseignement, particulièrement féconde, s'avère l'approche fondée sur le recoupement de témoignage dument authentifiés, de surcroit émanant directement, soit de survivants des fidayyines retenus, soit aussi bien de leurs membres de cellules ciblées, voire de leurs proches. En somme, les premiers comme les seconds cités représentent d'**exceptionnels acteurs-témoins !**

**Bibliographie:**

- 1- Taleb Bendiab S.A.- Tabet Aoul A- Quelques épisodes de la bataille de Tlemcen, Ecolymet, Tlemcen, 2006, p.188-189.
- 2- Idem- p. 295-297.
- 3- Sari Dj.- Tlemcen et ses élites, éd. Kasbah, Alger, 2011- pp.149-159.
- 4- Benkalfat Dj.- Il était une fois Tlemcen... récit d'une vie, récit d'une ville, imp. Ibn Khaldoun, tlemcen, 2002- p.198.
- 5-Taleb Bendiab, S.A., Tabet Aoul A.- ibid- p:204.
- 6- idem- p:310.
- 7- idem- p:265-270.
- 8- Béllhacène Bali- Mémoires d'un jeune combattant de l'ALN- El Achraf- Beyrouth-1999- 317p.
- 9- Taleb Bendiab S.A., Tabet Aoul A.- ibid- p. 75.
- 10- idem- p.262.
- 11- Lemkami Z. (Kahia Tani Z.)- Itinéraire d'une jeune tlemcenienne de l'Allée des Sources d'El Kalaa- Ecolymet- Tlemcen- 2003- p.80-81.
- 12- Taleb Bendiab S.A., Tabet Aoul A.- ibid- pp.305-307.
- 13- idem- p. 271-278.
- 14- B. Bali- ibid- pp.187-201.
- 15- Medjaoui A.- ce pays est le notre- éd. Kasbah- Alger- 2000.
- 16- Lemkami Z.- ibid- p.78.
- 17- Sari Dj. 2011: tlemcen et ses élites, Alger, éd. Kasbah, p: 261-286.
- 18- Abbas FERHAT- Autopsie d'une guerre, l'aurore, éd. Garnier- Paris- 1980- p.283.
- 19- Galissot, R. et alii- Algérie, engagement sociaux et question nationale de la colonisation à l'indépendance 1830-1962, Dictionnaires biographique du mouvement ouvrier, Maghreb- ed. Kasbah- Alger- 2007- p.352.
- 20- Taleb Ben Diab S.A., Tabet Aoul A.- ibid- p.116-117.
- 21- R.Galissot, et alii- ibid- p:352.
- 22- Taleb Ben Diab S.A., Tabet Aoul A.- ibid- pp. 98-102.
- 23- idem- pp.169-171.
- 24- idem- pp.47-53- pp135-137.
- 25- B. Bali- L'épopée d'une jeunesse saignée à blanc, avec version arabe due à Sidi Ahmed Negadi, Bibliothèque Nationale d'Algérie- Alger- 2008- Revu et enrichi en 2011 (sous presse)- p. 136.
- 26- idem- P. 136.
- 27- idem.
- 28- Archives du Tribunal d'Oran.
- 29- Kh. Merzoug- L'itinéraire du Cheikh Mohammed Merzouk (1884-1939), le réveil du nationalisme culturel (1908-1939)- récits et témoignages- éd. Brixi Daoud- tlemcen- 2003.
- 30- A. Mérad- Le réformisme musulmun en algérie de 1925 à 1940- ed. Mouton- Paris, 1967- p. 248.
- 31- Kh. Merzoug- ibid- p.219.
- 32- Ouagoug A.- Les grand procès, éd. Dahleb- Alger- 1993- 167p.
- 33- Kh. Merzoug- Messali Hadj et ses compagnes à Tlemcen, récits et anecdotes de son époque (1898-1974)- El Dar Othmania- Alger- 2008- pp.446-448.
- 34- idem, pp.533-535.
- 35- Sari Djilali- ibid- p.249-250.
- 36- Lemkami Z. (Kahia Tani.Z)- Ibid- p.70.
- 37- Stora B.- Dictionnaire biographique de militants nationalistes algériens- (1926-1954)- l'Harmtan- paris- 1985- p.74.